

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 25 (1995)
Heft: 1

Artikel: En train
Autor: Dewarrat, Marie-Claire
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828869>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EN TRAIN

D'où cela me vient-il? Cette fascination des gares, des wagons qui passent sans s'arrêter dans des ferraillements d'apocalypse, des wagons qui passent et qui repartent dans un grand effort de leur souffle d'acier chaud et des cahotements maladroits de chenille processionnaire?

Que la gare soit immense, noire de suies anciennes et battante de tumultes comme une monstrueuse cloche d'airain, ou minuscule, avec trois personnages sans valise assis sur un petit banc rouge, toute fleurie de géraniums au milieu d'une campagne où les trains se prennent pour des jouets, dès que je les approche, elles m'enferment dans leur magie ferroviaire. Leur aspect, leurs odeurs, leur atmosphère et les longues veines d'acier luisant qui glissent de l'une à l'autre, système circulatoire d'organes vitaux ou dérisoires d'un corps gigantesque, tout évoque pour moi, outre les banals rêves d'évasion, le symbolisme profond de mon infime voyage terrestre: aller simple, terminus, tout le monde descend.

Prendre le train, dans l'urgence des horaires ou la sérénité d'une bonne organisation, c'est répéter chaque fois le dernier départ.

Etre en train, c'est déjà ne plus être nulle part, entre deux endroits, entre deux existences, entre deux mondes.

Descendre du train, c'est trouver, à deux mille ou à dix kilomètres de chez soi, la possibilité d'être autre, de changer, de recommencer. De devenir meilleur?

* * *

Le petit train chocolat-vanille qui descend des alpages est bondé.

Les voitures sont remplies à soixante pour cent d'une transhumance de Suisses-allemands et, pour les quarante pour cent restants, d'une désalpe de psychiatres qui viennent vraisemblablement de tenir congrès sur les hauteurs astringentes des Alpes vaudoises.

Perdus là au milieu, comme des

moutons noirs dans un troupeau de folâtres biquettes, une future jeune mère portugaise, deux touristes anglais, trois edelweiss et quatre rockers de sexe indéfini en deuil de festival alpin, dont on sent, de façon palpable, tout le pathétique du pèlerinage.

Nous voilà donc ensemble pour quelque trente-cinq minutes de vie commune dans un espace où l'air circule mal, où les voix portent, où il est indispensable de jouir d'un fondement plutôt menu et où le plancher reste obstinément incliné à quarante-cinq degrés, sinon plus, crémaillère oblige. Il faut aussi compter avec les différences brutales d'altitudes et, sans paliers de décompression, assimiler les variations de l'excursion du jour qui vous portent de quatre cents à mille cinq cents mètres et vice-versa; personnellement, je peux y ajouter une première descente de huit cents à quatre cents mètres et une remontée dans les mêmes proportions pour regagner mes pénates, ce qui me fait une journée entière de montagnes russes!

Bref, quelques-uns d'entre nous pâlisent, un ou deux bronzages joliment cuivrés virent au vert-de-gris, mais chacun tâche de faire face, gaillardement, en se détournant des vertiges du paysage et en ajoutant ses décibels personnels à la conversation générale, histoire de se distraire l'esprit du syndrome de l'ascenseur.

* * *

Et c'est là que la symphonie vaut l'écoute: le fond est assuré par le mécanisme du train qui se double d'un écho de cave à chaque passage de tunnel; une tonalité plus haut, mais dans un registre continu de basses vigoureuses, le chœur des discussions alémaniques résonne sans pause ni soupir et sert de texture aux éclats de voix des psychiatres qui hululent les critiques et les louanges des conférences et colloques qu'ils ont partagés; les An-

glais sont inaudibles mais on voit bien, à leur bouche agitée, qu'ils participent à l'harmonie ambiante, tandis que la jeune mère et les rockers demeurent parfaitement silencieux: elle plongée dans une sereine écoute intérieure, eux submergés par les regrets et les fantômes de mégakoncerts, de communions psychédéliques et de déluges orageux; enfin le soliste, qui ne fait que passer: «Tous les billets s'il-vous-plaît messieurs dames merci merci merci bien merci». Belle voix chaude d'homme mûr, articulation précise du texte avec juste ce qu'il faut de ralentissements et d'accents toniques dus à l'accent du lieu. On plonge ainsi dans les ravins, les forêts, les précipices, les vallons ouverts, les oreilles sonnantes, la tête perdue, le cœur un rien chaviré, un pied coincé contre une quelconque aspérité afin d'essayer de se maintenir assis sur son siège si on est placé dans le sens de la descente, les fesses plaquées au dossier, sans espoir de décollement si on se trouve le dos à la pente. Si l'on se découvre capable de gérer cet ensemble de stress, comme diraient les psychiatres, il est peut-être possible de s'intéresser enfin à l'admirable paysage: chaque fenêtre du wagon est une carte postale.

* * *

Dans les trouées de la verdure, le fond bleuté de la vallée se rapproche peu à peu: les petites villes, les routes, les clochers du Chablais, les usines, tout semble poudré d'or. Et octobre n'est pas encore passé par là...

Si le soleil descend correctement vers le couchant, sa lumière accroche parfois, hameçon de vermeil, les écailles scintillantes du Rhône qui roule, là en bas, l'eau d'argent des glaciers.

A H moins dix environ, très soudainement, la forêt fait place aux vignes et le chœur-cœur des Suisses-allemands explose d'allégresse devant toute cette mythologie de ceps!



Dessin Anouk

Ces éclats déconcentrent brutalement les psychiatres: ils perdent le fil freudien du discours, oh, juste un instant, et cela leur permet d'entrevoir le château assis au milieu du vignoble, tours et enceintes, architecture maternelle et phallique que les rochers ignorent avec superbe pendant que les touristes anglais réunissent sur leurs genoux, sacs, edelweiss et musettes.

La petite maman se recoiffe.

* * *

On est tous descendus précipitamment du petit train vanille-chocolat parce qu'il s'agissait de ne pas rater le direct de dix-sept heures cinquante-six. Lequel est arrivé tout à fait normalement, au moment voulu, bien après que nous ayons tous retrouvé notre souffle perdu dans le passage sous voie, à courir en traînant les bagages.

Les psychiatres sont montés en

première classe, les Anglais aussi, la jeune future mère est restée sur le quai d'en face, les rockers et moi avons partagé la puanteur tranquille d'un compartiment fumeurs.

Quelques fracas ferroviaires plus à l'ouest, nous avons découvert un lac vert, crêté d'écume furibonde, qui avait décidé de nous faire croire aux tempêtes de mer.

Marie-Claire Dewarrat